



Lordius, prix Nobel de littérature

Lordius

À Benoît Patris, mon relecteur sagace, ma muse masculine

Cet après-midi, je me rends à pied au stand de tir. Les armes, je me dois de les connaître, de les apprivoiser. J'écris pas mal de romans noirs dans lesquels, classique du genre, ça canarde. Et puis, dans les stands de tir, on rencontre des gens particuliers, des beufs férus d'autodéfense, des paranoïaques. D'un point de vue ethnologique, ce sont des cas intéressants ; surtout, ils m'inspirent des personnages pittoresques pour mes fictions. Et enfin, le tir dit sportif (qui ne l'est pas du tout, c'est pourquoi il s'affuble de ce qualificatif trompeur, comme les *sports* mécaniques et l'*e-sport*), le tir de précision est relaxant. On exécute toujours le même geste, un rituel apaisant, dans le calme parce qu'on porte un casque antibruit. On se concentre sur une tâche très simple en théorie. Bon sang, il s'agit juste d'aligner mire, viseur et cible, puis de presser la détente sans bouger ni respirer. Oui mais en pratique, on tire jamais au même endroit. Et encore, la cible en carton ne riposte pas.

Donc je marche dans la rue en plein Paris. Et soudain, je me mets à imiter la posture pathétique de certains passants : la tête baissée, l'oreillette discrète, l'index pianotant. Car mon portable sonne.

— Allô ? (J'aime les dialogues percutants mais il y a aussi les figures imposées.)

Un gars me déblatère dans la langue de George Bush junior. Je ne la goûte guère, sauf dans les jeux vidéo où elle est dans ce cas une figure imposée.

— *Ouate* ? (Je l'interromps avant que ça dégénère en migraine.) *No comprehended. Aië âme franche.*

Non, je suis pas un beuf de stand de tir, bien sûr que non ! Mais quand même ! En France, on parle la langue de la république. Je le fais bien comprendre aux touristes qui s'égarerent à me demander leur chemin. À l'étranger, par contre, si les indigènes parlent pas la langue de Nicolas Sarkozy, c'est qu'ils sont pas accueillants.

Mon interlocuteur le prend mal :

— *Con grattes-tu les chiennes !* braille-t-il.

Avec en plus un accent à découper à la tronçonneuse. Je raccroche, excédé. M'appeler pour m'insulter ! Quel détraqué ! Et il rappelle, le bougre ! Un numéro avec plein de chiffres. L'international. J'ai l'esprit vif : je fais aussitôt le lien avec la langue de Donald Trump. Je mets son numéro en indésirable. Deux minutes plus tard, ça recommence ! Un autre numéro, à dix chiffres celui-là. Peut-être un comparse. Serais-je la victime d'un gang international d'insulteurs téléphoniques ? Comme j'arrive au club de tir, il est temps de se mettre en condition par un état d'esprit pénétré, voire concentré. J'éteins donc le portable.

Une voiture s'immobilise à ma hauteur. La vitre côté passager s'abaisse.

— C'est bien lui ! Lordius ! Bonjour, Lordius !

Je reste hébété. Personne dans la vie courante ne connaît mon nom de plume, à part quelques proches. Or je ne reconnais pas ce grand blond quadragénaire qui m'apostrophe. Je le dévisage sans répondre : sa belle gueule me dit quelque chose. Il descend de voiture et me serre la main en souriant.

— Bernard Busnel.

Ah oui ! Le fils de François Pivot. Son père animait *La grande apostrophe*. Le rejeton a pris le relais avec *Brouillons cultivés*. Je suis pas fan de ces émissions littéraires. La littérature, je préfère la lire qu'écouter en parler. Et puis les thèmes abordés sont certes d'une profondeur philosophique conséquente et d'une originalité rare, mais ils ne m'interpellent pas : « La pauvreté et l'injustice sont injustes », « Le racisme, c'est moche », « Je solidarise donc je suis », « La démocratie, y a que ça de vrai », « L'Homme est grand s'il philanthrope », « La fièvre paritaire n'est pas une maladie ».

— Enchanté, réponds-je. Mais... euh... comment m'avez-vous reconnu ?

— Un bon journaliste est aussi enquêteur. Alors, que ressent-on en apprenant qu'on a décroché le prix Nobel ?

— Pardon ?

— Le prix Nobel de littérature.

— Il y a erreur.

— Patrick Modiano disait la même chose.

J'ai LE Bernard Busnel en face de moi ! Il me prend pour un autre et va me quitter dans un instant ; en attendant, profitons-en pour nouer connaissance. Je suis

en général peu sociable, sauf s'il y a un enjeu. Et une relation comme Bernard Busnel, pour un romancier qui cherche à percer...

— Patrick Modiano ? fais-je, le temps de reprendre mes esprits. Il avait de quoi être surpris.

— Sa modestie l'honore, ronronne le gentil animateur.

— Ses romans sont tout à fait excellents. Mais ils se ressemblent tous. Il ressasse le même thème : la nostalgie. Or le prix de Nobel de littérature, il me semble, c'est l'œuvre d'une vie. Cette œuvre se doit d'être plus étendue, plus variée. Le Goncourt, et il l'a eu, très bien. Le Nobel, étonnant.

— Maintenant que vous êtes célèbre, il va falloir apprendre à ménager vos confrères.

— Célèbre... Vous vous trompez de personne.

— Vous n'êtes donc pas au courant ? Le jury vous a écrit, pourtant.

Je n'ouvre ma boîte aux lettres qu'une fois par semaine pour déposer son contenu (factures et prospectus) directement dans la poubelle jaune de recyclage. Toutefois, le problème n'est pas là.

— Vous faites erreur, monsieur Busnel. Il est impossible que le Nobel me soit attribué. Car je suis parfaitement inconnu du grand public. Je n'ai publié qu'un roman papier. Le reste sur Internet.

— Certaines règles d'attribution du Nobel de littérature ont changé. Mais on a dû vous téléphoner, quand même !

— Une petite minute...

Le gars qui vient de m'appeler, n'avait-il pas un accent scandinave ? J'essaie de me remémorer son charabia et de le comparer à mes vagues réminiscences scolaires.

— Une petite minute, radoté-je. Comment dit-on « félicitations » en anglais ?

— *Congratulation*. Comme en français.

— La prononciation diffère quelque peu..., soupiré-je

Et voilà ! Phonétiquement, ça ressemble à « Con grattes-tu les chiennes ». Les plus grands quiproquos sont homonymes. Paronymes en tout cas.

Heureusement que je suis vif d'esprit, comme je l'ai mentionné plus haut. En un éclair, je pige le topo. Quel coup bien monté ! Busnel me fait appeler par un complice avant de m'aborder. Dans quel but ? Pardi ! Il doit préparer une nouvelle émission de canulars. Le François Damien français, avec une approche différente puisqu'il joue son propre personnage. Sûr que je suis filmé. Je me redresse et

esquisse un demi-sourire. Je vais passer à la télé. Et si c'était le tremplin qui me manquait pour percer enfin ? Rentre dans son jeu, Lordius ! Arrose l'arroseur !

— Dites-moi, Bernard : vous m'avez suivi depuis chez moi.

— Effectivement.

— Pourquoi ne pas m'avoir abordé à la sortie de mon immeuble ?

— Les autres journalistes vont rappliquer en meute. J'ai préféré prendre le large. Je me suis laissé dire que vous m'accorderiez une interview.

Quelle belle mise en scène ! Il devrait écrire des romans. Je crois qu'il va tout casser avec sa nouvelle émission. Tout de même, il y va un peu fort : *Lordius, prix Nobel de littérature*. Rien que ça.

— Avec plaisir.

Je monte dans la voiture. Outre le chauffeur et mon nouvel ami Bernard Busnel, il y a un homme à l'arrière. On se salue. Est-ce qu'ils filment aussi dans la voiture ? Sûrement. Reste sur tes gardes, mon petit Lordius. Cool mais vigilant.

Le portable de Busnel sonne. Il répond, mais je ne distingue pas ses propos. Je me rabats sur mon voisin de gauche :

— Vous êtes journaliste aussi ?

— Factotum, plutôt. Ahmed, le chauffeur, est caméraman.

Factotum, c'est quoi déjà ? J'ose pas demander. Je suis censé connaître les mots.

On arrive à un café chic, avec voiturier en uniforme s'il vous plaît. Même pas besoin d'abandonner la voiture en double file. Apparemment, Bernard est un habitué. Il a sa table réservée au fond. Le décor est cossu, mais je n'y fais pas attention car soudain le trac me prend à la gorge.

Bernard m'offre la banquette. Il s'assied en face. Ahmed à quelques mètres se met en position, caméra à l'épaule. Le serveur prend la commande. Deux cafés. C'est l'heure du goûter, mais j'ose pas demander des croissants. D'ailleurs, ce serait pas une bonne idée de parler la bouche pleine. L'ambiance est décontractée, mais y a des limites. Je prendrais bien une bière pour me remettre de mes émotions, mais je dois rester lucide. On passe pas à la télé tous les jours, bigre de bougre !

Bernard éteint son portable. Le *factotum* l'imité. Il reste en faction à proximité. Il veille à ce que personne ne nous dérange après l'arrivée des cafés. De toute façon, la salle est presque déserte : le café est cher et surtout les touristes choisissent une destination plus calme que la capitale récemment ensanglantée d'un pays en guerre.

La guerre, c'est moche, mais l'Homme peut pas s'en passer. Toujours il rechute, tel un alcoolique invétéré.

— C'est parti, lance le caméraman.

Bernard sourit. Comme dans son émission. Il est capable de sourire en permanence de façon naturelle et charmante. Au début, je croyais que c'était un imbécile heureux. Pas du tout, il a beaucoup d'esprit. Et il n'est vraisemblablement pas heureux puisque le bonheur est utopique. Mais il l'imite drôlement bien. On se sent détendu avec cet homme-là. J'en oublie presque qu'il monte un canular. Non seulement sa posture, mais son verbe brise la glace :

— Du sucre dans votre café ?

— Non merci. Les vrais amateurs le prennent pur.

— Lordius, je suis, je crois, le premier à vous féliciter de vive voix pour l'attribution du prix Nobel de littérature.

— En effet. Je tombe des nues. J'aimerais comprendre cette énigme. Car enfin... Le prix Nobel est attribué à un auteur de littérature générale. Or moi, je n'écris que de la littérature de genre : fantasy, science-fiction, fantastique, roman noir, thriller, espionnage satirique, roman préhistorique...

Je me mets ainsi habilement en valeur en dévoilant ma panoplie. Bien joué, Lordius ! Je ponctue en absorbant une gorgée de café, l'air pénétré. Pénétré mais relax quand même, un quart de sourire aux lèvres pour être en osmose avec mon vis-à-vis.

— Depuis cette année, le jury a créé une sous-catégorie pour la littérature de genre. Vous êtes son premier lauréat.

Bien imaginé, Bernard ! Tu cherches à crédibiliser ton délire. Lordius ! Rentre dans son jeu.

— Je n'étais pas au courant. C'est une bonne idée. La littérature générale, sérieuse, profonde... C'est un exercice difficile même pour les plus grands esprits. Elle est souvent ennuyeuse. Le lecteur moyen l'admire sans la lire. Il dévore à la place la littérature populaire.

— N'opposons pas ces deux branches. Elles sont issues du même tronc et se complètent.

— Mais pourquoi moi ? Le maître de la littérature de genre est Stephen King.

— Vous n'ignorez pas que le Nobel est politique. Le jury a voulu témoigner sa solidarité après les attentats de Paris. D'où le choix d'un Français.

— Admettons... Mais le maître français de la littérature de genre, c'est Serge Brussolo. *Lui* mérite tous les prix qu'on veut.

— Trop connu. Le jury, pour cette nouvelle récompense, s'intéresse aux nouvelles technologies de diffusion de la littérature. Internet, le livre numérique. Ses auteurs ne sont pas connus du grand public.

Je finis mon café, songeur.

— Pardon d'être matérialiste. Mais... Et le chèque ? Je vais toucher un petit million d'euros ?

Bernard cesse de sourire en signe de compassion :

— Hélas, ce nouveau prix n'est doté que d'un montant symbolique.

Là, je suis presque déçu. Allons, Lordius ! Tu vas pas te mettre à croire à ces fadaïses ?

— La littérature de genre est le parent pauvre..., réponds-je avec une triste mine.

— Vous vous rattraperez sur les ventes de vos œuvres. Parlons-en, justement, de vos œuvres. (Il sort sa fiche, elle doit être brève.) Alors vous avez publié un roman au format papier, je crois. *Glace Grise*.

Il est bien renseigné. Y a pas à dire, il a bien préparé son entourloupe.

— Oui. *Glace Grise* est un thriller géopolitique. Il n'a rencontré aucun succès. Publié par un modeste éditeur bénévole. Très peu distribué en librairie. Pas de service commercial pour le faire connaître. J'ai démarché les libraires parisiens pour des séances de dédicace. Sans succès. Pour vendre, il faut un éditeur qui ait pignon sur rue.

— Vous êtes nouvelliste aussi. J'ai trouvé plusieurs de vos nouvelles sur Internet.

— Oui, j'ai gagné un ou deux concours de nouvelles. J'ai aussi été sélectionné pour des appels à textes organisés par des revues numériques en ligne. Ainsi que deux novellas publiées en ebook. Mais enfin, j'écris surtout des romans. Dix. Bientôt onze.

— Venons-en maintenant à votre œuvre principale. Celle qui, en grande partie, vous vaut le prix Nobel de littérature de genre.

— Mon œuvre principale ? Quelle œuvre principale ? À l'exception de *Glace Grise*, mes romans n'ont pas trouvé d'éditeur.

— Je veux parler des *Collines de Hurlefou*, ce feuilleton littéraire drôle et décapant. Avec Internet, voilà le grand retour des feuilletons littéraires qu'on trouvait avant dans les journaux. Parlez-nous de la genèse de ce chef-d'œuvre.

Hurlefou, mon œuvre principale ? Pourquoi pas... Dans la durée, sûrement. Bientôt trois ans. Ce serait bien que je sorte une pensée poétique sur le temps qui passe, l'évanescence, tout ça. À la place, je me gratte la gorge.

— *Les Collines de Hurlefou* sont publiées chaque trimestre dans la revue littéraire numérique *L'Ampoule*, éditée par l'Abat-Jour.

— Bien trouvé, l'ampoule et l'abat-jour, approuve mon intervieweur. Quelques mots sur cet éditeur qui a eu le flair de vous publier ?

— Les éditions de l'Abat-Jour sont un stimulateur neuronal depuis l'ère numérique. Maintenant je dois rendre hommage au géniteur de Hurlefou. L'idée originale a jailli des reins féconds de Georgie de Saint-Maur, un des auteurs les plus en vue des éditions de l'Abat-Jour, ce stimulateur neuronal et numérique. Georgie est une étoile montante depuis 1957. Il a porté son bébé Hurlefou sur les fonts baptismaux du premier épisode. Nanti des excellents gènes aristocrates de Saint-Maur, l'embryon a connu ensuite plusieurs pères porteurs, le temps à chaque fois de deux épisodes, soit six mois. Mais l'équilibre de l'enfant s'est ressenti du manque de stabilité familiale. Alors, le Juge aux Affaires Familiales, le sage Franck Joannic (accessoirement fondateur des éditions de l'Abat-Jour), a décidé de confier l'enfant à Lordius. Cet obscur auteur infertile voulait tant avoir rien qu'à lui un jeune être à chérir ! Il a adopté le bébé avec bonheur, fier de cultiver les gènes saint-mauresques. De plus, pour assurer l'équilibre affectif du jeune Hurlefou turbulent, le Juge aux Affaires Familiales a dès le début fourni une mère, généralement de sexe masculin : un illustrateur. Les mères aussi se sont succédé, hélas ! Les illustrateurs sont en effet des ressources rares, ils ont tant de bébés sur le feu ! Et ce sont des mères volages ! Pas toujours fidèles au texte à illustrer. À tel point que Lordius affirmait pouvoir assumer la charge de père célibataire. Mais...

— À peine prix Nobel, et vous parlez déjà de vous à la troisième personne.

— Hum ! Je raconte une histoire. Comme vous.

— Moi ? proteste-t-il, la main sur le cœur.

— Donc, le JAF a souhaité un bipôle familial stable (non bipolaire) pour le petit Hurlefou. Lordius et lui ont donc pris leur bâton de pèlerin. Animés par la foi en l'art, ils ont passé de nombreuses annonces matrimoniales et dragué les forums

spécialisés. Finalement, Lordius, malgré sa désolante asociabilité, a trouvé la perle rare. Sabine illustre à merveille les derniers épisodes en date. Sous son crayon magique, les personnages, souvent abjects dans le texte, acquièrent une singulière beauté. Ils rayonnent d'humanité, un contraste intéressant avec la prose lordiusienne d'une noirceur affligeante.

— Alors, parlez-nous de l'histoire.

— Le personnage principal, Victor Morand, est mandaté par les éditions de l'Abat-Jour pour retrouver un écrivain à succès. Paul Lugowski a tout plaqué pour se réfugier à Hurlefeu, l'île aux mille collines un peu surnaturelles. Pourquoi ? À Victor de le découvrir.

— Il y a du suspense, de l'action, des rebondissements, de l'humour, du loufoque...

— Et de la psychologie des personnages. Ces personnages ne sont pas trop attachants mais cohérents. Du moins, l'espéré-je.

Bernard hoche la tête par politesse, l'air de dire que j'enfonce des portes ouvertes. Il a raison : la psychologie des personnages, c'est le b.a.-ba de la fiction. Bigre de bougre ! Lordius, faut t'élever, maintenant que tu es Nobel de genre !

— C'est difficile à écrire, un épisode de Hurlefeu ? demande mon vis-à-vis.

— Oui, dans la mesure où j'essaie d'y mettre de l'humour. Je ne sais jamais à l'avance, malgré déjà dix épisodes, si je vais y arriver. Parce que l'humour, c'est comme l'érection, ça se commande pas.

— Mais c'est tellement gratifiant.

— Bien sûr. Mais attention ! Il y a des contraintes. Un pénis est comme un animal de compagnie. Il vous valorise, mais il faut s'en occuper.

Là, Bernard Busnel ne sourit plus. Signe chez lui d'une forte désapprobation.

— Je parlais de l'humour gratifiant, soupire-t-il sur le ton du maître d'école s'adressant à un cancre.

— Oui, donc, l'humour est gratifiant mais difficile.

— Et subjectif, ajoute l'intervieweur. Comment savez-vous si le lecteur va rire ?

— J'en sais fichtre rien. Je laisse reposer le texte, le temps de l'oublier. Si, quand je le relis, il me fait rire, alors ça va. Il y a par ailleurs une grande liberté sur Hurlefeu pour l'auteur. Comme le surnaturel y est autorisé, ça permet tout ce qu'on veut, comme dans les mondes de l'imaginaire. Le genre SFFF : Science-Fiction, Fantasy, Fantastique. Tout ou presque est possible ! Mais attention ! Je n'abuse pas.

Je sais rester raisonnable pour la crédibilité. Disons que je m'autorise un pastiche du monde réel, car le surnaturel et l'exotisme à petites doses permettent des raccourcis et des farces que le monde réel n'autorise pas.

— Avez-vous un retour des lecteurs ?

— Uniquement des proches. Et de vous, maintenant.

— Évoquons Victor Morand, le seul personnage présent dans chaque épisode, si je ne m'abuse. Victor Morand, c'est vous, non ?

Je rougis sous l'insulte.

— Non. Il est plus beau que moi. Grâce aux bons soins de sa maman Sabine.

— Je ne pensais pas à son physique, répond Bernard toujours tout sourire.

Je blêmis sous l'insinuation.

— Son caractère ? Morand souffre de quelques défauts : stupide, insensible, amoral, coléreux, misanthrope et obsédé sexuel, voire zoophile.

— Le personnage est quand même un peu caricatural, hein ?

— Le burlesque est à ce prix. Regardez les personnages des comédies, dans les films. On ne fait rien de drôle avec un personnage terne. Et puis il a un compère qui le pondère. Michel Albin, musicien homosexuel obèse, est sa bonne conscience.

— Ils forment un duo rare. Mais n'y a-t-il pas des points communs entre le créateur et sa créature ?

Il insiste, le bougre !

— Ce n'est pas moi qui ai créé le personnage, me défaussé-je.

— Victor est chasseur et guerrier, continue le tortionnaire sur sa lancée. Vous n'êtes pas guerrier, semble-t-il. Chasseur, peut-être ? Et Victor est aussi aventurier. Y a-t-il de l'aventurier en vous ?

— De l'aventureux, plutôt. Un point commun... Laissez-moi réfléchir... Les armes. L'arc, les armes à feu. Je pratique.

— Dans quel but ? Vous chassez ?

— J'attends l'ouverture de la chasse urbaine.

— Houlà ! Quel gibier ?

— Celui mentionné dans le dernier épisode de Hurlefeu. « L'espèce nuisible entre toutes ».

Bernard consulte sa fiche avec des points d'interrogation dans les yeux.

— Ça ne me dit rien.

— Il vient d'être mis en ligne.

— Et quelle est cette espèce ?

— Les humains.

Le sourire disparaît. Presque, il fait la tronche. Chez lui, c'est l'expression d'une colère rentrée mais terrible :

— Comment ? Vous sous-entendez que vous espérez chasser en ville les humains comme des animaux nuisibles ? Mais vous dérapez ! Nous sommes en état d'urgence. En semi-guerre. Les ministres de l'Intérieur et de la Justice ont le doigt crispé sur la détente répressive. Vous risquez une inculpation pour incitation à la haine humaine !

— Les pigeons...

— Et maintenant vous insultez Bernard Cazeneuve et Christiane Taubira ? Malheureux ! Délit de lèse-ministre. Vous allez avoir la police et le MRAP sur le dos !

— J'aimerais chasser les pigeons en ville. Leurs déjections sont un fléau. Voilà typiquement le genre de pensée que pourrait avoir Victor Morand.

Bernard Busnel retrouve le sourire. Il lisse sa chevelure blonde et range sa fiche.

— Tout de même..., réfléchit-il à haute voix. Ce dernier épisode ne me semble pas politiquement correct. Heureusement pour vous que le jury du prix Nobel a pris sa décision avant la parution de « L'espèce nuisible entre toutes ». La philosophie du Nobel est de promouvoir la paix... Bien, je vous remercie de m'avoir accordé votre première interview.

Faut pas rester sur ce couac. Alors j'enchaîne :

— Je voudrais revenir sur la psychologie du personnage Victor Morand.

J'entends le factotum soupirer dans mon dos. Son patron est plus patient :

— Oui ?

— Au début, c'est une brute grave. Mais il évolue grâce à l'amour.

— Un amour très spécial, vous en conviendrez.

— Oui, il tombe amoureux d'une guenon chimpanzé. Mais pas n'importe laquelle ! La princesse Bella est la fille du roi. Elle est l'héritière du trône de Hurlefou ! Vaut-il mieux une souillon humaine ou une princesse chimpanzé ?

— Une question philosophique d'une rare profondeur...

— Au Moyen Âge, on se demandait si la femme avait une âme. Même question pour les Noirs au XIXe siècle. Aujourd'hui, certains s'interrogent concernant nos cousins les grands singes.

— Soit.

— À l'heure de l'égalitarisme frénétique, un chimpanzé ne vaut-il pas un humain ?

— Vous plaisantez.

— Oui, mais dans toute plaisanterie, il y a une part de vrai.

— Vous la poussez un peu loin, avec la zoophilie.

— Je ne l'ai pas poussée assez vite. La zoophilie est dans l'air du temps. Dans son dernier film, Catherine Deneuve ne jouit pas avec les gigolos. Alors elle couche avec un gorille et elle est comblée. On les voit ensemble au lit. Madame Deneuve m'a pris de vitesse ! Au moment où le film est sorti, Victor n'avait pas encore conclu avec Bella. La femelle était récalcitrante. Une *peau-chauve*, ça la dégoûtait, avant qu'elle apprenne à connaître Victor et son amour, contre toute attente sincère. Victor s'humanise en frayant avec des singes.

— Belle phrase de conclusion. Merci Lordius.

Bernard Busnel regarde sa montre. L'impatience du factotum est contagieuse.

— Attendez ! glapis-je. Laissez-moi finir. En fait, Victor et Bella, ce n'est pas de la zoophilie. C'est de l'évolution.

— Comment cela ?

— Michel Albin apprend aux chimpanzés de l'île de Hurlefou le langage des signes. Une expérience réalisée dans la vraie vie, ce n'est pas une fable. Mais sur Hurlefou tout va plus vite, bien sûr. Or le langage développe l'esprit. Bella n'est plus vraiment un animal quand elle s'éprend de Victor. Elle est l'homme de demain ! Ils sont les Roméo et Juliette modernes ! Je suis le Shakespeare du XXI^e siècle. L'égalitariste ultime.

Bernard Busnel hoche la tête, le visage impassible, c'est-à-dire souriant. Il a un dernier petit mot gentil :

— J'ai hâte de lire la suite.

Je l'approuve. Moi aussi. Quelle œuvre magnifique ! Drôle et plus profonde qu'il n'y paraît. À la réflexion, je le mérite ce Nobel littéraire de genre. Est-ce vraiment un canular ? Bernard Busnel semble si sincère. C'est plausible après tout.

— Dites-moi la vérité, maintenant. Suis-je vraiment prix Nobel ?

Il sourit. Il sourit toujours.